

Sur la piste du Stradivarius qui rend fou : au cœur de sa cachette à Varsovie

ENQUÊTE (1/3). Un violon à 10 millions d'euros, volé à Varsovie en 1944, dont toute trace avait disparu, vient peut-être de réapparaître. Une association française a été missionnée par un collectionneur pour s'en assurer. Reportage en Pologne sur les traces de cet instrument extrêmement rare.

Abonnés Votre abonnement vous permet d'accéder à cet article.



A l'été 1944, les Nazis mettent la main sur un violon Stradivarius de 1719, surnommé le Lauterbach, caché dans une salle du Musée national de Varsovie. Depuis, il est invisible. Getty Images via AFP/Tom Lynn; Bridgeman Images/Granger; NMW/Zbigniew Dolinski

Par **Yves Jaeglé**, envoyé spécial à Varsovie (Pologne)

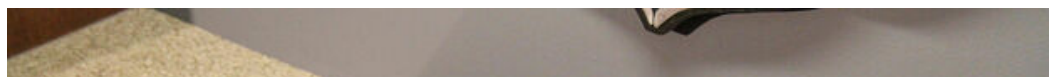
1 000 000 000 000 000 000

Notre série « Sur la piste du Stradivarius qui rend fou »

1. Au cœur de sa cachette à Varsovie
2. À Lodz, chez son dernier propriétaire connu (*à paraître lundi 31 octobre*)
3. À qui appartient ce Stradivarius aujourd'hui ? (*à paraître mardi 1er novembre*)

C'est une cachette à la Anne Frank, tout au bout d'un couloir, à l'extrémité du Musée national de Varsovie, le Louvre polonais. À l'été 1944, pas d'êtres humains dans cette planque, mais des œuvres d'art et des instruments de musique de grande valeur, entreposés dans ce recoin perdu des lieux pour échapper au pillage des Nazis. Ce petit endroit discret se trouve sous un escalier, dans la salle 19 de l'énorme édifice, et abrite aujourd'hui un cabinet de dessins. À l'époque, il servait de chapelle pour le personnel, dans le plus grand musée de ce pays profondément catholique.

Alors que cet été-là, [une lutte entre la Résistance polonaise et la Wehrmacht](#), sous l'œil passif de l'Armée rouge massée de l'autre côté de la Vistule, s'achève par 200 000 morts en deux mois à Varsovie, l'atmosphère d'apocalypse — 85 % de la ville est rasée — est propice à tous les pillages. Des soldats allemands trouvent la cachette. Parmi leur butin, un violon Stradivarius de 1719, surnommé le Lauterbach, du nom de l'un de ses propriétaires au fil des siècles, d'une valeur estimée aujourd'hui à 10 millions d'euros. Il n'a jamais été retrouvé.





Il y a seulement 26 violons Stradivarius qui ont accédé à un surnom dans le monde.
REUTERS/Jon D. Riemann/Milwaukee Police/Handout

Cette pièce d'exception fabriquée par le luthier italien Antonio Stradivari (1644-1737) alors au sommet de son art, pourrait se trouver aujourd'hui en France. L'avocate Corinne Hershkovitch, basée à Paris, chargée du dossier, et spécialiste mondiale des affaires de restitution, a aussi des clients à l'étranger.

Newsletter La liste de nos envies

Nos coups de cœur pour se divertir et se cultiver.

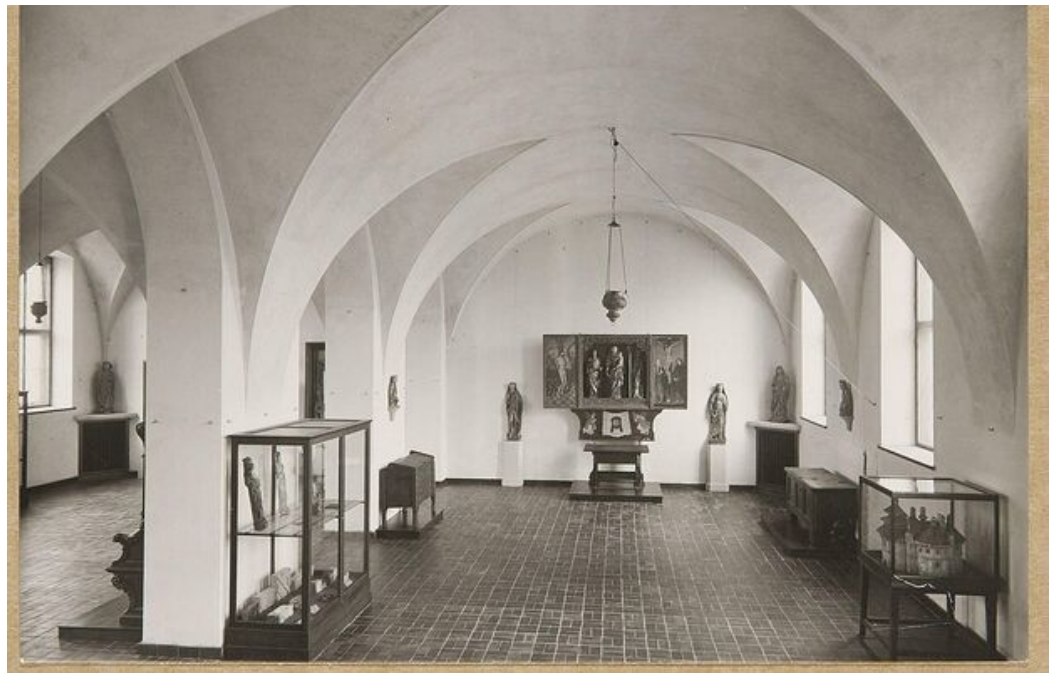


[S'inscrire à la newsletter](#)

[Toutes les newsletters](#)

La confidentialité lui interdit de révéler la nationalité du propriétaire actuel. En tout cas, ce dernier a missionné son association Musique & Spoliations, fondée en 2017 avec Pascale Bernheim, afin d'enquêter sur le violon en sa possession qui pourrait être celui que certains Polonais considèrent comme un trésor national culturel, et qui a disparu depuis près de 80 ans.





Lors de l'été 1944, les soldats allemands ont découvert cette chapelle dans le Musée national de Varsovie où était caché le Stradivarius de 1719, surnommé le Lauterbach. NMW/Zbigniew Dolinski

Les Stradivarius qui ont accédé à un surnom, comme le Lauterbach, [ont la même rareté qu'une œuvre d'art](#). Des « Strads » mythiques, disent les spécialistes. Il y en a seulement 26 dans le monde.

Si Corinne Hershkovitch compte à son actif un grand nombre de peintures spoliées en 39-45 et restituées récemment aux héritiers de leurs propriétaires, c'est la première fois qu'elle piste un instrument de musique. « Personne ne fait ce travail en Europe », confie Pascale Bernheim, « mélomaniacque » comme elle se définit, et femme de terrain de leur binôme. C'est elle qui se rend en Pologne ce lundi 24 octobre, pour « essayer de rassembler les pièces du puzzle » du Lauterbach.

« Un violon de ce niveau, c'est une vibration qui passe dans le corps »

Le responsable du musée de Varsovie en charge de la

provenance des œuvres n'a pas traîné. Autant aller voir très vite le lieu du crime. Nous sommes donc devant la fameuse cachette. Il faut s'accroupir, chacun son tour. Un parquet en bois hors d'âge, qui n'a pas bougé. Le radiateur, à l'évidence, a été changé. Mais pour le reste, cette pièce vide, à l'époque complètement obstruée, n'a pas changé. Un local à chauffage, une sorte de cellier, où les conservateurs avaient entreposé autant de trésors que possible.



L'ancienne cachette du Stradivarius aujourd'hui au Musée national de Varsovie. LP/Yves Jaegle

Le temps s'est presque arrêté. On ne cesse de fixer cet espace bas de plafond grand comme une chambre de bonne. Le dernier refuge connu du Stradivarius depuis presque 80 ans. Ici l'Histoire est passée. « Retracer la vie d'un instrument, c'est rendre hommage aux musiciens qui l'ont eu entre les mains. Ce n'est pas comme un tableau, qu'on ne touche pas. Un violon de ce niveau, c'est une vibration qui passe dans le corps, une relation charnelle et intime pour les interprètes qui en ont joué », lâche l'experte, ancienne agent d'artistes dans le classique, qui a travaillé à l'auditorium du Louvre. Elle mène une semaine d'enquête, rendue possible par un financement de la Fondation Sophie Rochas.

Son premier impératif, en Pologne, est de savoir à qui appartient vraiment le Stradivarius de 1719. Certes, il a été volé au Musée national de Varsovie. L'un des conservateurs chargé de veiller sur les lieux en 1944, Bohdan Marconi, a déclaré au lendemain de la guerre que, de son bureau, il avait entendu des soldats allemands s'essayer au piano de Chopin, dont il a reconnu la sonorité, et un violon qui pourrait être le Stradivarius.





Pascale Bernheim, l'enquêtrice de l'association Musique & Spoliation, a le nez dans les archives dans un petit bureau du musée de Varsovie. LP/Yves Jaeglé

Mais juridiquement, il faut une preuve écrite et signée. La première matinée, outre la visite de l'ancienne chapelle, se passe dans un petit bureau du musée à consulter des archives préparées par le responsable de la recherche des œuvres. C'est lui qui traduit des documents du polonais à l'anglais. Mais certains sont écrits en allemand, une langue que personne ne maîtrise bien dans la pièce.

« L'un des plus beaux travail de Stradivarius »

L'instrument, passé de main en main et de pays en pays

depuis 1719, a été acquis en 1901 par Henryk Grohman, un industriel polonais richissime de Lodz, et mécène artistique. Un premier certificat dans les archives du musée confirme l'acte d'achat. Un luthier anglais renommé dans toute l'Europe, la maison W.E.Hill & Sons, a ensuite expertisé en 1913 le violon à Londres, « l'un des plus beaux travail de Stradivarius », confie Hill dans son journal en évoquant notamment son vernis spécifique. Mais le spécialiste n'a pris aucune photo.

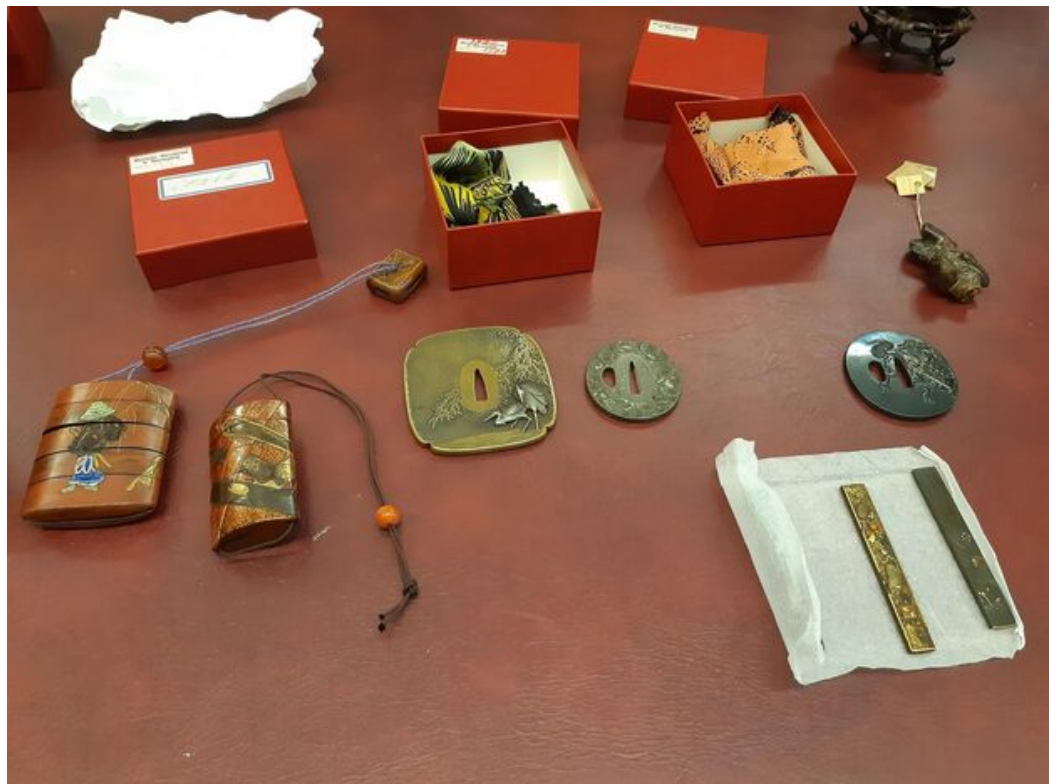


Le Lauterbach a été acquis en 1901 par Henryk Grohman, un industriel polonais richissime de Lodz et mécène artistique.

Premier mystère de ce « Strad » qui rend fou : sa trace est perdue depuis 1944 et il n'existe aucune image de lui. D'un document à l'autre, le mystère s'épaissit. En février 1939, son propriétaire Henryk Grohman voit sa femme disparaître, puis meurt à son tour en mars à 77 ans, quelques mois avant la guerre. Sans enfants, il a souhaité léguer au jeune État polonais, toutes ses collections, comprenant de nombreuses œuvres japonaises et chinoises de toute beauté. Mais il n'existe pas de mention spécifique du violon dans ses différents testaments.

Plus on approche du Lauterbach, plus il s'enfuit

Encore plus complexe juridiquement : après sa mort et juste avant la déclaration de guerre, ses ayants droit ont fait part d'un projet de legs du Stradivarius au musée, mais sous condition que ce dernier crée une fondation pour de jeunes musiciens et qu'un lauréat puisse jouer chaque année sur l'instrument. Un désaccord apparaît avec les responsables de l'époque, le musée n'abritant pas de salle de concert. Ce document non finalisé n'est même pas signé. Entre-temps, la Wehrmacht a envahi Varsovie.



Des objets de la collection Grohman présents dans le Musée national de Varsovie. LP/Yves Jaegle

Première révélation pour Pascale Bernheim : juridiquement, la présence du violon dans la cachette du Muzeum Narodowe tiendrait donc plutôt du dépôt que du legs. Un casse-tête. Si le Lauterbach de 1719 rend fou, c'est que plus on approche de sa trace, plus il s'enfuit. Invisible, comme une panthère des neiges. Et un statut complexe.

Il est certain que l'actuel propriétaire supposé — les

dimensions de son « Strad » correspondraient au millimètre près au Lauterbach, et une expertise confidentielle a forcément été réalisée — ne pourrait pas mettre en vente en l'état son instrument dans une enchère publique. Le ministère de la Culture et du Patrimoine polonais, qui a mis en avant quelques restitutions récentes, interviendrait immédiatement. Mais sans signature, sans mention de ce trésor dans le testament, comme disent les spécialistes, à qui le remettre ? Le dernier Grohman connu de cette lignée en Pologne, un neveu, est mort en 2017. D'autres ont émigré après la guerre.

En marchant dans les salles du musée de Varsovie, face à ces toiles qui vont de Rembrandt à Renoir, des grands maîtres de l'âge d'or néerlandais à l'école polonaise, on imagine les salles munificentes et désertes pendant la guerre. À côté du Stradivarius, dans la cachette, se trouvaient un autre violon, moins coté, et trois archets, dont l'un extraordinaire, orné d'un diamant. Le grand musicien polonais Stanislaw Barcewicz (1858-1929) avait joué avec le Lauterbach devant le tsar, qui pour le remercier, lui avait offert ce bijou. Cet archet, selon les documents, a été brisé. Un soldat a probablement voulu arracher le diamant lors du vol.

Des sables mouvants

Dans ce labyrinthe d'énigmes, une piste mène même aux États-Unis. En 1948, la Pologne a demandé la restitution du Lauterbach, et l'armée américaine a diligenté une enquête dans l'Allemagne alors sous occupation alliée. Theodor Blank, un SS, a été soupçonné. Il est mort entre-temps, un violon a été retrouvé chez sa femme. L'armée américaine prétend l'avoir remis à la Pologne, qui assure ne l'avoir jamais reçu. Surtout, certains spécialistes

prétendent qu'il ne s'agissait pas du mythique « Strad ».

Des sables mouvants. Pourquoi n'y a-t-il aucune photo, alors que les plus grands interprètes polonais ont participé à des concerts dans le salon de musique d'Henryk Grohman, dans sa villa de Lodz, à moins de deux heures de train de Varsovie aujourd'hui ? Pascale Bernheim décide de s'y rendre, ainsi qu'aux archives de la ville : la presse locale a bien dû rendre compte de ces concerts des années 1920 ? Une image a forcément été publiée un jour ou l'autre ou dort à l'intérieur d'un album de famille ?

À Lodz se trouve aussi le testament manuscrit original de Henryk Grohman, cet industriel polonais, non juif — cas rare dans les affaires de restitution — assez excentrique pour épouser sa tante et jouer lui-même du Stradivarius en amateur éclairé. Il faut aller à la source. Rendez-vous à la gare de Warsaw-Gdanska, direction Lodz, dans le prochain épisode.

Dans la rubrique Musique

[Les concerts d'Orelsan à Caen cibles de choix des arnaques de tickets d'entrée](#)

[Jerry Lee Lewis, la légende du rock'n'roll, est mort à 87 ans](#)

Abonnés [Mort de Jerry Lee Lewis : pour Philippe Manœuvre, «c'est vraiment la fin du rock'n'roll»](#)

 [VOIR LES COMMENTAIRES](#)

Contenus sponsorisés



Commission en baisse : vendez vos meubles en...

Selency



Nouvelle Citroën C5 X Hybride Rechargeable à part...

CITROËN



Cette astuce pour avoir de l'électricité quasi gratuite fait u...

Economie Garantie



Pompe à chaleur subventionnée à une seule condition : êtr...

LesNewsEnFrance